

LA JEUNEUSE MISS NELSON

Une jeune Américaine, du nom de miss Alma Nelson, vient d'arriver à Paris, dans le but d'y accomplir des exploits analogues à ceux qui ont rendu célèbres Succi et Merlatti.

Cette blonde personne se propose, en effet, de demeurer trente jours et, peut-être même davantage, sans prendre d'autre aliment qu'une liqueur merveilleuse dont l'absorption dispense, paraît-il, ceux qui l'emploient, de dépenser leur argent dans les cabarets à la mode ou dans les restaurants à vingt-deux sous.

C'est dans un hôtel de la rue Saint-Lazare que miss Alma a établi son quartier général ; c'est là que nous l'avons vue hier.

La jeuneuse est une grande et robuste femme, imposante dans son peignoir bleu. Elle parle très facilement la langue française, avec un accent juste assez sensible pour donner à la prononciation une pointe d'originalité.

"Ca m'est venu de nuit, en entendant chanter le rossignol," raconte volontiers le tambourinaire de Daudet, quand on lui demande l'origine de son "tu tu pan pan." L'elixir de miss Nelson lui est venu, lui, par l'intermédiaire d'une nourrice indienne.

C'est un petit roman ; le voici en quelques mots :

Née à New-York, de parents peu fortunés, qui, d'ailleurs, la laissèrent de bonne heure orpheline, la future émule de Succi fut élevée par sa nourrice, une indienne presque sauvage, qui avait appris, dans ses courses au travers des pampas, les vertus et les propriétés de certaines plantes. Un beau jour, la petite Alma tomba gravement malade ; l'indienne la soigna avec dévouement et la sauva, grâce à la liqueur fameuse dont nous parlerons tout à l'heure.

Puis, plus tard, quand miss Nelson, douée d'une jolie voix, embrassa la carrière lyrique, la vieille nourrice lui confia le secret de son elixir, qui, entre autres propriétés, possédait la vertu d'apaiser la faim et de soutenir les forces, même durant un jeûne prolongé.

Un peu par amusement, et beaucoup par curiosité, mademoiselle Alma en fit assez souvent l'expérience et éprouva, sans inconvénients ni désillusion, l'efficacité du précieux breuvage.

Insensiblement, l'idée de faire connaître cette découverte utile germa et grandit dans son cerveau ; et voilà pourquoi miss Nelson s'est rendue à Paris pour y tenter une expérience publique.

Elle est absolument certaine du succès final, car, vingt fois, en particulier, elle a mené à bien cette entreprise.

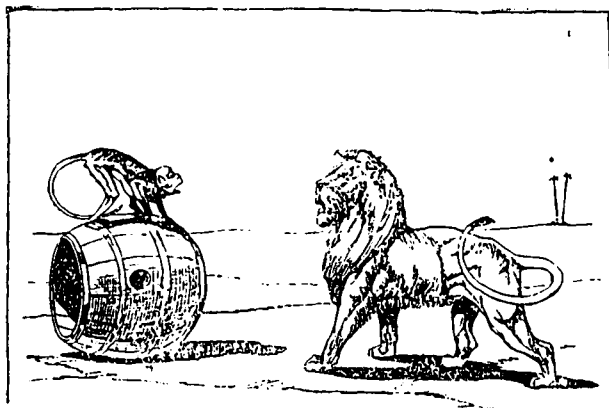
Elle en parle avec enthousiasme :

— Il ne s'agit pas seulement, dit-elle, d'un tour de force stérile, comme ceux que Merlatti et Succi ont accomplis. Eux jouissent d'un tempérament spécial, grâce auquel ils affectuent des jeûnes prolongés ; mais le nombre des personnes ainsi douées est excessivement restreint. Moi, je veux, au contraire, doter la science d'un liquide merveilleux, qui est tout simplement une infusion d'herbes récoltées dans les deux Amériques et qui rendra les plus immenses services aux armées en campagne, aux navigateurs, aux voyageurs, à tous ceux enfin qu'une catastrophe soudaine peut priver d'une nourriture suffisante pendant un certain temps.

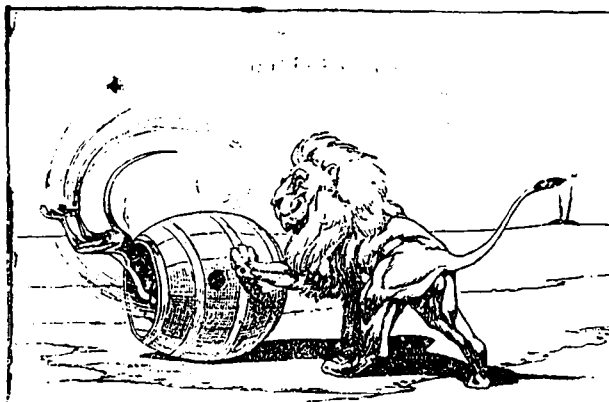
— Tenez, voici l'elixir.

LE NOUD DE LA SITUATION

(CONTE SANS PAROLES)



I



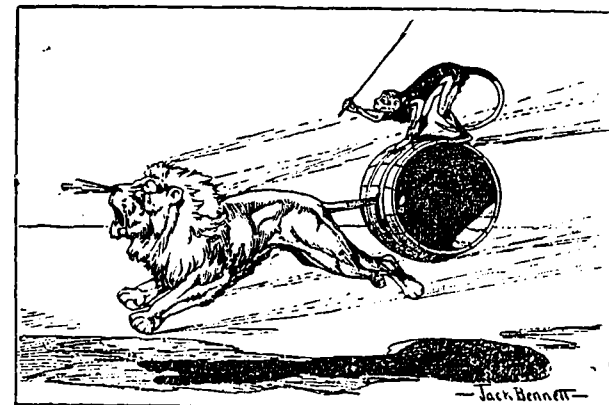
II



III



IV



V

Nous en prenons un petit verre. C'est pâteux, jaunâtre, semblable à du sirop de gomme. Mais, du reste, cela n'a rien de désagréable.

Tout le monde n'est pas capable de demeurer trente ou quarante jours sans manger, comme miss Alma, mais tout le monde peut parfaitement vaquer, pendant une semaine, ses occupations

habituelles, sans prendre d'autre aliment qu'un demi-litre quotidien de l'elixir.

La jeune Américaine, que plusieurs médecins ont visitée et que surveille constamment une garde-malade désignée par l'un d'eux, a commencé son jeûne samedi à midi.

Elle pesait alors quatre-vingt-deux kilos.

Si l'épreuve réussit, l'Académie de médecine sera saisie de l'affaire et appelée à se prononcer officiellement.

Miss Nelson se soumet à la plus rigoureuse surveillance ; elle demande que des médecins au-dessus de tout soupçon contrôlent la sincérité de son expérience.

Il y a là, en effet, un cas sérieux à observer.

L. CROTEL.

UNE HISTOIRE DE JEU

I

On parlait de ce "grec" qui vient d'être exécuté dans un cercle de Paris, et chacun racontait une histoire : seul, notre ami, le capitaine J..., ne disait rien.

— Vous serez donc le seul à ne pas fournir votre écho ? lui demandai-je.

— Si vous y tenez...

— Parfaitement !

— Fort bien !... Cependant, je vous préviens que mon histoire, à moi, ne ressemble guère aux vôtres, et que mon voleur est fort intéressant.

— Tant mieux !... On vous écoute, mon cher !

Le capitaine alluma une cigarette et se mit debout contre la cheminée du salon. Nous nous étions rapprochés pour mieux l'entendre, avec cette avidité un peu curieuse des hommes qui ne sont, en somme, que de grands enfants. Au dehors, un gai soleil de mai luisait à travers les volets mi-clos.

II

"C'était il y a six ans, dit le capitaine. Je tenais garnison à M..., une ennuyeuse petite ville dans un ennuyeux département. Pas une distraction ; jamais de théâtre ; à peine un affreux café-concert de bas étage. Une fois ma journée de travail terminée, je ne savais que faire, et, peu à peu, j'avais pris l'habitude d'aller chaque soir au Cercle de l'Union, le seul que la ville possédât. On le nommait ainsi parce qu'on s'y disputait toujours. En général, on y jouait peu, excepté pendant les grandes foires de l'année, qui duraient chacune huit jours.

"Une après-midi d'automne, vers le commencement d'une de ces foires, j'arrivai au cercle de bonne heure."

"Il y avait beaucoup de monde que je ne connaissais pas : de riches fermiers qui venaient rarement en ville, ou des gentillâtres du pays, qui abandonnaient peu leur château.

"Une grosse partie aujourd'hui, me dit un halluciné ; ce sera curieux.

"Je me tournai vers la table de jeu et je retins un geste de surprise. Le banquier était un tout jeune homme de vingt-deux ou vingt-trois ans, que je connaissais de vue. Il m'intéressait, car son père, mort très bravement à Magenta, lui avait laissé peu de fortune et un nom difficile à porter. Il ne venait que rarement au cercle et ne jouait pas. Je demeurais donc fort étonné de lui voir tenir une banque, et une grosse banque, car les billets et les louis s'amoncelaient devant lui.

"Combien à chaque tableau ? demanda quelqu'un.

"Oh ! dit un gros fermier en riant, M. de Mertens a la veine ; il peut tenir à banque ouverte.

"Le jeune homme était fort pâle : il y avait une sorte d'égarement dans ses yeux.

"Banque ouverte ! balbutia-t-il.

"Ce fut comme un signal pour la malchance. Dix fois de suite, le malheureux Mertens perdit. En un quart d'heure la banque avait sauté.

"Un autre joueur prit sa place, et la partie continua, si animée, si passionnante, que je me laissai griser moi-même et me mis à jouer comme tout le monde.